

**VIRAGE DANGEREUX**



Marc S. MASSE

# VIRAGE DANGEREUX

Roman

L'Harmattan

**© L'Harmattan, 2009**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-10809-7  
EAN : 9782296108097

« Du calme ! Ta position est en béton, ils ne peuvent rien contre toi »

Au bout de l'étroit ruban d'asphalte, j'aperçus les grilles de la propriété qui surplombait la baie. Les invités avaient investi les abords de la piscine. Rires, claquements d'eau, musique disco, leur écho couvrait le crissement des cigales. Mes doigts, posés sur le volant, firent d'un léger mouvement accomplir au véhicule une manœuvre impeccable. J'arrêtai l'auto sur le parking entre deux berlines dont les chauffeurs discutaient à l'écart. L'air chargé de fumée de havanes pénétra par la fenêtre ouverte du coupé, il chassa le parfum de lavande tiède récolté sur la route et l'odeur de cuir neuf imprégnant l'habitacle. Je descendis et la portière se ferma avec un claquement discret. Un homme en veston blanc recueillit les clés. Je me dirigeai vers l'entrée, mes pas firent à peine réagir le gravier très fin qui recouvrait l'allée,

Je ne faisais pas partie des hôtes de marque conviés ce soir par le maître des lieux, mais de la dizaine de collaborateurs sélectionnés pour se joindre à la réception. Sachant d'où je venais, il y avait tout lieu d'être satisfait, aboutissement jubilatoire d'un parcours imprévu, qui ne plaisait pas à tout le monde. Mais je n'avais rien à craindre, je les tenais ! Je ne pris donc pas la peine de dissimuler mon sourire réjoui.



## Chapitre 1

Ce jour-là, nous étions environ 600 réunis dans une vaste salle de théâtre louée pour la circonstance. Grâce aux vertus de la vidéo conférence dans une dizaine d'autres endroits de par le monde, nos semblables assistaient au même spectacle. Nous écoutions en silence la lecture de l'acte d'accusation, assis sur des sièges au confort sommaire, impuissants. Ackermann, notre président directeur général, a pris la parole le premier.

— Pour assurer la pérennité de l'Entreprise, notre actionnariat s'élargit. L'entrée dans un groupe important va nous donner une plus grande assise financière et conforter notre position vis-à-vis des banques.

Une multitude de bienfaits allaient découler de cet évènement.

— Nous allons désormais pouvoir coordonner nos stratégies, regrouper nos unités, intégrer nos approvisionnements, rapprocher nos unités de recherche, rationaliser nos politiques commerciales, optimiser notre organisation, simplifier nos structures...

Il a indiqué pour conclure, de manière un peu étrange, qu'en dépit de tous ces bouleversements, pour nous rien n'allait changer. Nous l'écoutions, presque distraitement, car nous avions compris que bien qu'il s'adressât à nous, ce n'était déjà plus lui le patron. Nos regards ne cessaient de se porter sur ceux qui l'entouraient. Ils étaient trois à ses côtés sur la scène, vêtus de costumes sombres, qui l'enserraient comme s'ils étaient prêts à le bâillonner au cas où son discours s'écarterait du texte qu'ils avaient rédigé pour lui. Dès qu'Ackermann eut terminé de nous

réciter son introduction, qui n'annonçait rien de bon, le plus petit s'est avancé.

— Bonjour à tous, a-t-il annoncé sans la moindre trace de jovialité. Mes collègues et moi-même sommes mandatés par votre nouvel actionnaire, le Groupe F & J. En accord avec votre direction, nous allons vous présenter un état précis de la situation.

Tandis qu'il parlait, les deux autres ont connecté des portables et sur l'écran sont apparus des tableaux et des schémas joliment coloriés. Nos regards se sont laissés gagner par l'élégance des graphiques et des histogrammes qui se succédaient en un feu d'artifice serré bien plus long que ceux toujours trop brefs des 14 juillet. Les gerbes de données rouges ou vertes ou bleues ne soulevèrent pas de cris joyeux, mais petit à petit la qualité du show a fait oublier le sujet. Les camemberts découpés en secteurs bariolés prenaient des airs alléchants. Le rouge paraît les déficits d'un aspect attrayant. Les courbes même plongantes conservaient un tracé gracieux. Les réalités les plus concrètes ainsi dépeintes s'éloignaient de nous dans un univers bigarré en expansion constante. Nous devenions des spectateurs guidés par le seul plaisir des images, nous avons adopté la perspective confortable d'extra-terrestres regardant notre propre planète. Nous en étions arrivés à oublier que les fourmis s'agitant sous nos yeux ravis, c'était nous. Le lugubre présentateur a repris la parole et nous sommes brutalement revenus sur terre.

— Comme vous l'apercevez sur le graphique de gauche, les comptes paraissent positifs mais ... à l'analyse les prévisions de chiffre d'affaires font preuve d'un optimisme excessif...en revanche on constate une sous-évaluation manifeste des coûts de production... l'état des travaux en cours doit être réajusté pour coller au plus juste à la réalité... nous avons décelé un retard systématique dans l'enregistrement des factures des fournisseurs ...un certain nombre de risques de litiges n'ont pas été pris en compte...les produits financiers sont calculés sur la base de taux trop favorables...les provisions nécessaires sont sous-évaluées...En conclusion, l'ensemble de



ces éléments induit un impact favorable mais artificiel sur le montant des résultats.

Écoulant à peine ces circonlocutions nous savions déjà où ce chemin tortueux allait conduire. Tandis qu'un silence de plus en plus pesant tombait sur la salle, il a continué, montant d'un ton pour mieux annoncer la chute de son discours, et la nôtre par la même occasion.

— Cette situation entraîne une distorsion empêchant une appréciation correcte de l'entreprise MT. Elle masque surtout une situation critique qui exige des mesures d'urgence. Elle est aussi susceptible de créer un déficit de crédibilité vis à vis de nos banquiers, de nos fournisseurs et surtout de nos clients. Nous jugeons donc absolument prioritaire de rétablir la vérité des comptes, et de partir sur des bases saines et transparentes. Nous avons donc proposé à votre direction, qui l'a accepté, de constituer une provision substantielle couvrant les divers éléments que je viens de citer. Cette décision courageuse entraîne quelques conséquences fâcheuses... .

Chacun sentit sur sa nuque le passage d'un courant d'air glacé.

Depuis dix ans j'étais un cadre consciencieux, spécialiste des calculs au service financier de la division gestion de la Direction Financière et Administrative de MT. Dix huit mois plus tôt j'avais même été promu à l'indice III. Je dois avouer que j'en étais assez fier. Bon, c'est certain, en prolongeant cette trajectoire professionnelle je n'avais aucune chance de remplacer un jour Charles Lenart, le Directeur Financier. Plutôt satisfait de mon sort, je n'étais abonné à aucune « business review » qui m'aurait indiqué des moyens rapides pour « booster » une progression poussive ; personne non plus n'avait songé à me communiquer l'adresse d'un stomatologue capable d'affûter mes incisives. Les tapis du couloir s'en trouvaient mieux et mes ambitions se limitaient à poursuivre une carrière sans heurt, ponctuée d'augmentations modestes mais régulières et même de quelques promotions, jusqu'à l'âge, encore lointain, d'une retraite suffisante pour assurer une vieillesse à l'abri du besoin.

C'est du moins ainsi que je voyais il y a encore peu de temps se dessiner mon horizon dans l'entreprise MT.

Et puis « ils » sont arrivés. Les étrangers, plus riches, plus forts, plus compétents, plus jeunes. Ils arboraient le masque conquérant et le hâle insolent des tankistes de Guderian, mais le succès de cette offensive éclair leur revenait moins qu'à l'épaisseur du portefeuille de leur patron. Ils héritaient du triomphe sans avoir trempé dans la bataille, une situation propre à ravir n'importe quel homme de troupe. Nous ne pouvions pas leur faire remarquer ce rare privilège, c'est eux qui tenaient les mitrailleuses, et nous étions désarmés. Leurs chefs ont remplacé les nôtres, les nouveaux propriétaires se sont substitués aux anciens que je n'avais d'ailleurs jamais même aperçus. Ces derniers songeaient eux aussi sans doute à assurer leur retraite lorsqu'ils acceptèrent de nous lâcher entre d'autres mains. En fait de gentilles menottes, nous découvrions déjà chaque jour qu'il s'agissait plutôt de rudes poignes plus promptes à manier la hache qu'à pratiquer le « shake hand ». Je supposais qu'« Ils » avaient du offrir un prix auquel il était difficile de rester insensible, mais j'ignorais tout des détails de la transaction. Par nature ce genre de choses se passait bien loin de moi, obscur cadre subalterne des services financiers.

Mais en dépit de toutes les précautions, ces tractations ne demeurèrent jamais secrètes aussi longtemps que ceux qui les mènent prétendent le souhaiter. Le mystère dont ils prennent un plaisir pervers à s'entourer concourt à souligner leurs conduites furtives et attirer l'attention. La confrérie de « ceux qui savent » aspire inconsciemment à être distinguée et pour cela il faut qu'elle soit percée à jour. Les visites renouvelées d'individus à la tenue soignée porteurs de lourds attaché-cases, des réunions dépassant les heures de fermeture, des dirigeants qui s'enferment pour conférer à voix feutrée plus longtemps et plus souvent que d'ordinaire, un document dont une secrétaire a entrevu la couverture, une phrase oubliée sur un « paper board », des rumeurs nouvelles sur le front du Président, une phrase saisie ici ou là, la nécessité de faire intervenir quelqu'un

qui n'est pas dans la confiance mais sait additionner deux et deux, et voilà le bruit si bien étouffé qui filtre à travers les parois pourtant insonorisées des lieux où se concoctent les décisions.

Je n'étais pas le seul à échafauder des hypothèses, beaucoup d'autres avaient été alertés par cette activité inhabituelle. Jérôme Surloin m'avait dit un jour à la cafétéria sur le ton de la confiance : « Ce sont des inspecteurs du fisc, Nous sommes menacés d'un redressement ! » C'était aussi l'opinion de Bernard Marsault. Jacques Redon, avec qui je partageais mon bureau, avait vu juste dès le début. « Ils sont en train de nous vendre ! » avait-il murmuré devant le distributeur de boissons, les yeux embués.

Certains prenaient des airs entendus, comme s'ils étaient dans le secret. D'autres, faute d'avoir une théorie à avancer, faisaient mine de n'avoir rien remarqué. MT se divisa bientôt entre la masse des ignorants, étreints par l'angoisse, et le groupe restreint de ceux qui savaient.

D'un commun accord, avec mes collègues Surloin et Marsault, nous sommes allés voir François Portier, notre supérieur hiérarchique. Il a levé les bras d'un geste fataliste.

— Si on m'avait dit quelque chose, je vous en aurais informés. Mais je ne suis pas dans la confiance.

Il n'était pas de ceux qui se seraient réfugiés derrière la discrétion imposée aux relais du pouvoir et auraient refusé d'admettre face à leurs subordonnés que la direction les tenait pour quantité négligeable. Portier avait depuis longtemps dépassé le stade de ces coquetteries.

— Mais si vous voulez mon avis, a-t-il aussitôt ajouté, nous allons être rachetés.

Il exprimait la même opinion que Jacques, mais sa manière de présenter les choses nous plaisait mieux. Inconsciemment, nous préférons nous sentir objet de convoitise, plutôt qu'outil obsolète dont on se débarrasse. Que des capitaux inconnus s'emparent de notre avenir suscitait beaucoup d'incertitudes et d'interrogations, mais cela prouvait au moins l'attrait de notre

entreprise. Serions-nous capables de nous convertir à une nouvelle culture managériale ?

Lorsqu'on nous convia à cette réunion d'information du personnel, je ne fus pas surpris mais soulagé. Enfin le voile allait être levé. Nous étions intrigués, même pour certains émoustillés par la fin de ce jeu de conjectures. Le déroulement du « show » nous prit tous par surprise. Quand le verdict tomba, comme les autres je fus abasourdi. Non seulement nous avons changé de maîtres, mais nous apprenions en même temps que notre santé était des plus précaires.

On nous avait donné de nouveaux praticiens, bien plus savants, ce qui aurait pu nous consoler de changer de médecin traitant. Malheureusement leur compétence s'exprimait aussitôt sous la forme d'un diagnostic de maladie en phase terminale. Ils avaient pris tout leur temps pour nous ausculter et déceler des maux prêts à se révéler. Nous étions condamnés par des gens qui savaient de quoi ils parlaient. Ils l'avaient même consigné dans de volumineux rapports d'audit qu'aucun d'entre nous n'avait lus mais dont l'épaisseur, attestée par ceux qui les avaient entrevus posés sur le bureau d'un de nos directeurs, suffisait à accréditer le sérieux. Ces experts laissaient toutefois poindre un mince espoir ; nous pouvions encore être sauvés, mais il fallait amputer. En dépit de leur costume et de leur mine sombre, ils se posaient pour quelque temps encore en thérapeutes mais nous leurs trouvions de plus en plus des airs de croquemorts.

Dans les jours qui suivirent la réunion, l'agitation peuplant habituellement les couloirs fut remplacée par un calme plat, seulement interrompu par quelques déplacements furtifs. Le silence succédait à la chute de la foudre, mais le tonnerre devait nécessairement retentir à brève échéance. C'était cette certitude qui maintenait chacun crispé dans l'attente du prochain coup du sort, tout en espérant qu'il tomberait ailleurs que sur sa tête. On restait terré dans son trou espérant échapper à l'œil scrutateur des froids gestionnaires délégués par F & J, plongés dans l'examen de documents accablants pour notre santé. Les conseils en organisation arrivés sur leurs pas et venus

s'installer à l'étage de la direction n'avaient pas encore quitté le bureau mis à leur disposition. Mais personne ne doutait qu'ils allaient prochainement en sortir porteurs d'une solution finale.

Chaque matin je me rendais au travail, j'y remplissais les tâches habituelles. Je n'avais pas encore pleinement conscience d'être en proie à une angoisse particulière. Je vaquais à mes occupations quotidiennes comme si de rien n'était. Pourtant le soir, de retour chez moi, je ne me détendais pas comme j'en avais coutume devant l'un des films proposés par la télévision, puis en m'accordant un quart d'heure de lecture avant de m'endormir. J'avais du mal à suivre l'intrigue, à me concentrer sur ce que je lisais ; mon sommeil n'avait plus la même qualité. A vrai dire, cette anxiété devait plus à l'attente devant un futur inconnu qu'à la peur. Je ne me sentais pas vraiment inquiet, mais plutôt replié dans une attitude d'expectative, persuadé au fond que mon insignifiance même me mettait à l'abri. Je me trompais lourdement.



## Chapitre 2

C'est au cours de cette période incertaine, au milieu d'un après-midi gris et pluvieux, parfaitement assorti à la morosité ambiante, que mon poste téléphonique a sonné.

— Monsieur Murien, voudriez-vous venir dans mon bureau, a déclaré, péremptoire, la voix caractéristique d'Herbeau, le chef du service.

Herbeau Charles-Henri, avait pour mission de s'assurer que chaque chose dans notre minuscule univers occupait son exacte place. L'irrésistible évolution de ceci en cela et de l'ensemble vers la poussière entropique lui était un perpétuel tourment. Il se jugeait garant du respect des procédures, garde-chiourme d'une galère où chacun ne songeait qu'à ramer à tort et à travers. Il avait bâti au croisement de ces chemins obligés, un clocher, du haut duquel il surveillait nos faits et gestes. Dans sa chapelle, on sacrifiait régulièrement sur l'autel de la rigueur des victimes, coupables d'avoir écrit au crayon, omis de numéroter les pages selon la note de service n° 214, négligé la copie obligatoire aux archives, usé d'une couleur absente de la charte graphique, ou encore utilisé un logiciel libre non timbré par les services compétents.

Herbeau était de tous les combats menés par la direction contre le laxisme, la paresse, l'incompétence, brandissant avec fougue l'étendard de la méthode et de la qualité. Cette application rigoureuse de la loi se justifiait car il y allait, à l'entendre, de la survie de MT, et accessoirement de l'avenir professionnel de Charles-Henri Herbeau. Il arrivait au milieu du

gué qui sépare l'âge de la maturité de celui où l'on commence à décompter ses trimestres. Pour couronner sa carrière, il espérait que son implication dans des tâches aussi vitales justifierait qu'on l'admette enfin comme membre du Comité de Direction, privilège réservé aux cadres supérieurs assumant des fonctions stratégiques. Outre Ackermann, et Lenart, appartenaient à cette caste enviée : François Renard, le DRH, Mathieu Terpre, le Directeur des Productions, François Herpin le Directeur Commercial, et Christian Vautre, Directeur des Systèmes d'Information et de Communication, appellation destinée à induire en erreur les ennemis extérieurs et désignant simplement le service informatique. Pour avoir traité à la légère certaines de ses instructions, et attendu d'être pris plusieurs fois en flagrant délit de contravention, j'avais eu droit, comme tant d'autres, à une note électronique me rappelant au respect des règles.

C'est pourquoi je me rendis sans attendre, mais sans crainte excessive, à sa convocation, prêt à subir une nouvelle sermonce et de n'en faire que peu de cas. Jacques avait dû entendre la conversation car le ton d'Herbeau transperçait les appareils, il me suivit du regard mais ne dit pas un mot lorsque je quittai le bureau.

Herbeau me reçut avec son cérémonial habituel, mélange de gestes surmenés de décideur sacrifiant sa santé au service de l'entreprise et de regards culpabilisateurs, que n'aurait pas reniés le Grand Inquisiteur, adressés à des collaborateurs soupçonnés de ne pas se donner à fond.

Tandis qu'il faisait étalage de son occupation extrême, passant de son téléphone mobile à l'interphone, puis d'un dossier à sa secrétaire blême, et prétendait ne pas avoir remarqué mon arrivée, je m'assis sur un siège abandonné par la précédente victime.

— Ah, Monsieur Murien, s'exclama-t-il comme s'il découvrait enfin ma présence.

Il poussa une pile de papiers à sa droite, dégageant une place sur la table où il croisa les mains. C'est à cet instant qu'on frappa à la porte. Dès qu'il y eut été invité par une injonction impériale,



François Portier, mon chef direct, entra dans la pièce, et je compris alors que les choses étaient graves. Il resta debout légèrement à l'écart en fixant ses pieds, et je devinai qu'il aurait préféré être à cent lieux d'ici en train de contempler de paisibles bovins sur le flanc d'une douce colline, ou de plonger sa canne à pêche dans le fil d'un cours d'eau tranquille scintillant sous les rayons d'un tendre soleil printanier.

— Monsieur Murien, commença Herbeau d'un ton qui se voulait détaché, vous étiez présent l'autre jour à la réunion d'information, vous êtes donc au courant de la situation délicate dans laquelle se trouve actuellement MT.

Il se racla la gorge, prenant son élan pour la suite de son discours et me laissant tout le temps de deviner tout le mal qu'il fallait en attendre.

— Comme les représentants de notre nouvel actionnaire l'ont expliqué, nous ne sauverons notre entreprise qu'en prenant des mesures énergiques. Nos charges fixes sont bien trop lourdes et consomment une part excessive de l'excédent d'exploitation, nous devons ainsi faire un effort de productivité au sein des services fonctionnels....

Mon esprit refusait d'entendre l'énoncé administratif de ce qui allait m'arriver. Mais en dépit de tous les efforts déployés par ma conscience pour s'absenter, pour fuir cet ici et maintenant, je ne pus échapper au discours d'Herbeau prononcé avec le détachement apparent et l'indifférence robotisée d'une bande enregistrée.

— La direction nous impose de réduire notre budget de fonctionnement, nous devons appliquer ses décisions, et prenant en compte ces contraintes pénibles mais nécessaires ...

La boule a roulé et est tombée dans la case que j'occupais ! A l'entendre seul un hasard malencontreux, une chance contraire, un fâcheux concours de circonstances que j'aurais perdu, expliquaient mon sort. Il n'y avait rien de personnel !

Une gueuse de plomb a chu sur mes épaules. La tempête a frappé sous un ciel assombri de nuages. Le claquement de la foudre s'est répercuté en une fraction de seconde jusqu'au plus

profond de mon oreille interne, son éclair a aveuglé mes yeux, annihilant toute autre perception. Il n'y avait plus devant moi que le spectre blafard de la mort annoncée et le vide glacial d'un avenir foudroyé. J'étais voué au néant, la transparence serait désormais mon essence première, je n'apparaîtrais plus aux yeux des autres que comme un ectoplasme, une bouffée de brume inutile, sans épaisseur, ni poids dans une société où la fonction fait l'être. Ma cécité passagère n'était rien en prévision de celle qu'afficherait le monde entier à mon égard. J'allais disparaître corps et âme du registre des actifs, emporté au fond d'un abîme d'oubli dont seul mon décès me tirerait pour deux brèves lignes sur un faire-part.

— Comme vous avez dû l'entendre dire, un plan social est en cours d'élaboration. Il va être présenté au comité d'entreprise, soumis pour approbation à l'inspection du travail....

Pour adoucir l'annonce de la condamnation, on m'informait que la date de l'exécution n'était pas encore fixée ; j'avais un peu de temps pour m'y préparer.

— Naturellement, vous bénéficierez de toutes les mesures qui seront mises en œuvre. Mélanie Surreprez à la DRH vous informera en temps voulu de toutes les possibilités offertes... Cet entretien est tout à fait informel, rien n'est encore officiel, mais il me semblait normal de vous informer de la décision...

Je n'avais pas l'expérience de ces circonstances, fallait-il le remercier de son initiative ?

Comme saisi d'un ultime scrupule il ajouta :

— La procédure va prendre quelque temps, en attendant, si vous avez une précision à demander, mon bureau vous est ouvert.

Sur ces mots il a refermé la chemise contenant deux feuillets, posée sur son bureau. Il passa à autre chose, son regard m'abandonna. Je me suis levé, j'étais pressé de disparaître, de ne plus voir son visage, de mettre entre lui et moi un espace protecteur. Et je n'ai pas songé à demander la moindre explication. En sortant Portier a posé sans un mot sa main sur

mon épaule, sans rien trouver à dire, il s'est éloigné le dos voûté par le poids de l'impuissance.

Le couloir qui menait à mon bureau a paru long, alors qu'une vingtaine de mètres seulement m'en séparait. C'est le cœur cognant trop fort et l'estomac serré que je l'ai parcouru. Jacques Redon m'accueillit aussitôt avec une interrogation muette. Je me suis assis ou plutôt laissé tomber sur ma chaise.

— Je n'y comprends rien. Ce n'est pas possible !

Je ne lui en ai pas dit plus, retenu par l'espoir illusoire que puisque rien n'était encore officiel, tout pouvait encore être sauvé.

Il a pourtant compris que c'était grave, il a pâli, puis bredouillé quelques mots que je n'ai pas saisis.

— Ce n'est pas possible ! ai-je répété sans m'adresser à lui.

Jacques ne s'est pas attardé, il avait une réunion qui l'a fort opportunément tenu éloigné jusqu'en fin d'après-midi.

Dès 17h00 je suis rentré chez moi. Je ne suis pas prêt d'oublier cette soirée. Je n'ai pas pu manger, ni regarder les infos télévisées, c'était le scoop du jour qui occupait toute mon attention.

Une question lancinante ne me laissait pas de repos. Pourquoi moi ?

Je n'avais rien fait de mal, j'avais de l'ancienneté, toujours correctement exécuté mon travail, et jamais causé de tort à personne. Du moins c'est ce que je croyais jusque là.

Existait-il une raison que je n'avais pas su percevoir ? Une insuffisance de qualification professionnelle dont j'aurais dû me préoccuper, une inadéquation profonde de ma personne à la culture de l'entreprise que je n'avais pas saisie, une animosité latente de certains de mes chefs à mon égard que je n'avais pas décelée ? Ou tout cela à la fois ?

Le plan social était l'occasion de se débarrasser d'un employé dévalorisé, inadapté, discrédité. Qui avait pris la décision ? Herbeau ne nourrissait à mon égard aucune sympathie, mais n'aurait pas entrepris de lui-même de réduire l'effectif de ses

troupes. Je n'osais soupçonner Portier d'une rancune à laquelle je ne voyais aucun fondement. Quant à Lénart, et à plus forte raison les autres directeurs, je n'imaginai pas qu'ils puissent du haut de leur position me faire l'honneur de leur intérêt, fusse pour exprimer leur déplaisir.

Quelqu'un quelque part pourtant avait décidé ma perte, inscrivant sans remord mon nom sur la liste des condamnés. Ignorant tout de la vérité, je m'interrogeais. Pourquoi moi ? M'en voulait-on ? Avais-je le moindre espoir de m'en sortir ? Marchant de long en large pendant des heures en murmurant tout seul des phrases de plus en plus laborieuses, je ne parvenais pas à offrir à mon corps épuisé un peu de repos. Enfin vers l'aube j'ai dû m'assoupir dans le fauteuil.

### Chapitre 3

A ma grande surprise, à la tourmente succéda l'accalmie. Au cours des jours suivants personne ne me convoqua, je ne reçus pas de message, tout un chacun continua à me traiter comme un membre à part entière de l'entreprise. C'était l'une de ces périodes tranquilles, brèves et trompeuses, où parce que rien ne se passe on se persuade que plus rien ne va arriver. En réalité pendant que la tension se relâche, et qu'on se laisse gagner avec chaque heure qui s'écoule sans catastrophe par un merveilleux soulagement, pendant qu'on se prend à croire que le péril est passé, que la menace nous a oublié, les rouages de la machine à broyer continuent à tourner, à distance sans qu'on en perçoive le lourd grincement. On devrait le savoir et ne pas rêver, lorsque son mécanisme est lancé il ne sait plus s'arrêter.

Il ne s'agissait en effet que d'un répit ! Une semaine plus tard, j'ai été livré sans remords à l'occupant, les individus vêtus de costumes sombres qui travaillaient à sauver le Monde, enfin, notre petit monde.

Dans le courant de la matinée d'une journée qui s'annonçait déjà assombrie par un ciel plombé, Marthe Lamblin m'a dit de venir chez son patron, François Renard, le DRH.

Les bourgeois de Calais n'avaient sans doute pas pire mine en franchissant la porte de leur ville. Le teint blême, les yeux hagards et l'esprit affaibli par le manque de sommeil, j'ai pénétré sur le lieu du jugement. Un grand type, l'air dominateur, arborant un léger rictus dévoilant des dents serrées, présidait installé dans le fauteuil, tandis que Renard, le DRH en titre, se

tenait discrètement assis à l'écart, son adjointe debout dans un coin serrait nerveusement un dossier dans la main. Je le reconnus aussitôt comme l'un des membres du trio présent quelques semaines plus tôt sur la scène de notre drame.

Robert Jasper ne prenait pas la peine de masquer son pouvoir tout récent. Il parcourait les locaux à sa guise et envahissait les bureaux sans avertissement. Il avait aujourd'hui pour les besoins de la cause investi le siège du DRH, celui-ci devait se demander s'il allait le lui restituer.

De sa voix rauque, il énonça la sentence.

— Monsieur Murien, votre hiérarchie vous a informé des mesures que nous sommes au regret de prendre à votre égard.

Renard avait adopté des airs de spectateur absent et Mélanie Surrepez, son assistante, paraissait souffrir le martyr. Robert Jasper s'est tourné vers Renard qui à sa demande a décliné le rituel d'une voix hésitante.

— Vous allez recevoir un courrier vous convoquant officiellement à un entretien. Ce sera formel, ensuite.....

Mélanie Surrepez m'a observé avec désolation, j'ai cru qu'elle allait sortir un mouchoir. Effondré j'écoutais à peine.

— Vos droits, délai, indemnités... Navré, adieu, cas suivant !

— Alors ça s'est arrangé ? demanda Jacques d'un ton distrait levant à peine les yeux lorsque je revins dans le bureau.

Une pulsion violente m'assaillit soudain, j'ai eu envie de le frapper. Je me suis retenu in extremis, inutile d'aggraver mon cas.

— Ils m'ont viré ! lui ai-je lancé au visage.

Il a sursauté, son teint est devenu livide.

— N'est-ce pas un simple avertissement qu'ils t'ont notifié ? a-t-il demandé incrédule.

— Non ! Licencié, jeté, dégagé comme un malpropre.

Il a bégayé :

— Ce n'est pas possible !

— Si ! Il y a cinq minutes à peine, Robert Jasper en personne, notre nouveau chef, m'a signifié qu'il engageait à mon encontre la procédure de licenciement.

Jacques s'est recroquevillé derrière son ordinateur, je me suis aperçu que je hurlais. Il paraissait aussi effondré que moi, je ne comprenais pas pourquoi.

— Je suis désolé, je suis désolé, a-t-il répété.

Et puis il est sorti et je l'ai aperçu se dirigeant vers les toilettes.

Qu'il encaisse le coup fortement ne me soulageait guère. Je suis resté debout à tourner en rond sans parvenir à m'asseoir. Au bout d'un moment Mélanie a appelé sur mon poste.

— Je suis navrée, a-t-elle déclaré à son tour. Je vous avouerais que je suis extrêmement surprise de vous voir figurer sur la liste. J'ignore moi-même les raisons précises de cette décision. Je vais faire de mon mieux pour que les choses soient réglées sans désagréments supplémentaires. Mais à part ça je ne peux rien, je ne suis qu'une exécutante.

Le mot m'a paru mal choisi, mais je ne lui en ai pas voulu. Sa bonne volonté était manifeste, mais ses pouvoirs très limités. Avant de raccrocher elle a ajouté :

— Vous devriez aller voir un délégué du personnel, il pourra peut-être vous conseiller.

Un voile de cambouis collait mes paupières, mes pieds peinaient à se détacher d'un sol recouvert d'une épaisse couche de goudron, une réalité obscure, glauque et gluante s'acharnait à freiner mes pas et avait investi toutes mes pensées. J'ai descendu à tâtons les quelques marches qui menaient à l'étage inférieur pour rencontrer Michel Quifen, l'un des délégués du personnel. Par chance il était là. D'une voix étouffée, laissant difficilement filtrer les mots que formaient mes cordes vocales je parvins à lui exposer mon cas.

— Oui, je vois, a-t-il dit sans enthousiasme. Le plan social vient à peine de nous être annoncé, il n'est pas encore officiel et nous n'en connaissons pas le contenu. Il doit être soumis au préalable à l'inspection du travail et approuvé par elle avant de devenir effectif. Vous êtes le premier cas dont j'entends

parler. Ils n'ont pas perdu de temps ! Mais évidemment avec les « nouveaux » il faut désormais s'attendre au pire. Nous prévoyons des discussions laborieuses et pénibles sur l'étendu de ce plan et les mesures d'accompagnement. Tout cela va prendre quelque temps et d'ici là je ne vois pas comment faire quelque chose pour vous. Il est trop tôt pour se pencher sur les cas individuels.

Il hésita, puis reprit :

— Si vous pensez qu'il existe des raisons de considérer votre licenciement comme personnel et dénué de motif réel, si vous avez l'intention de contester la décision, si vous souhaitez engager une action, alors je vous invite à consulter votre délégué syndical.

Je venais d'apprendre que j'étais l'une des premières victimes du rouleau compresseur, je ne considérais pas cela comme un honneur ! Je partis d'un pas trébuchant dans les couloirs à la recherche de l'un des délégués syndicaux. Fribeau était en congé, Jobert en réunion, enfin je dénichai Sertier aux abords du distributeur de boissons. Inconscient de mon malheur, il était en conversation détendue avec deux jeunes secrétaires, réagissant par des rires de gorge à ses réparties. J'avais si peu l'esprit à la gaudriole que j'aurais vu passer Venus dévêtue sans même la remarquer. Bientôt les deux filles s'éloignèrent, portant chacune sur un plateau un lot de gobelets en carton. J'abordai Sertier, un type à la mine invariablement avenante. En dépit des multiples menaces pesant sur les âmes peuplant MT, il arborait un sourire détendu. J'imaginai cachée sous sa chemise l'armure inoxydable des salariés protégés, ce qui expliquait peut-être cette attitude de britannique sous le Blitz. Il m'a écouté avec patience, mais sa bonne humeur s'est dissipée et son air s'est progressivement assombri. Mon histoire visiblement ne l'emballait pas.

— Votre affaire me paraît mal engagée, conclut-il logiquement, exprimant à voix haute ce que j'aurais bien voulu refuser d'admettre dans mon for intérieur.